



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



90000

Or 877

FREDÉRIC
DE MÉRODE

DRAME EN 3 ACTES, EN VERS,

PAR

CHARLES LADIGUE.



BRUXELLES,
LIBRAIRIE DE L'OFFICE DE PUBLICITÉ,
39, Montagne de la Cour, 39.

1861

778.10

Bruxelles.—Imp. de A. N. Lebègue et C^e, rue du Jardin d'Idalie, 5.

Toute préoccupation politique, autre que celle de l'indépendance du pays, est restée étrangère à la composition de cet ouvrage. Rappeler l'événement à la fois le plus grand et le plus glorieux de notre histoire : celui qui célébrèrent nos fêtes nationales ; exposer les injustices de tout genre subies par les Belges, sous une domination étrangère, et les vains efforts qu'ils firent, dans les limites de la légalité, pour obtenir le redressement de griefs sans nombre ; remémorer les combats héroïques livrés ensuite par eux aux troupes hollandaises, pour la délivrance de la patrie ; enfin, réunir en un ensemble cette série de faits, et les grouper, autant que le permettait la vérité historique, autour de la plus remarquable victime de la lutte : tel a été notre unique dessein.

Le comte Frédéric de Mérode n'est pas, nous le savons, le seul homme qui ait rendu d'éminents services à la cause de l'affranchissement de la Belgique, mais nous avons cru devoir le choisir pour principal personnage, par la raison

*

d'abord que sa fin tragique se prêtait évidemment mieux au drame, ensuite parce que nous ne pouvions, sans blesser gravement les convenances, mettre en scène des personnes encore vivantes, et vivant au milieu de nous. D'autre part, en faisant paraître dans cette pièce les hommes auxquels il est fait ici allusion, nous nous mettions dans la nécessité ou de les reléguer sur le second plan, ou bien, en les plaçant aussi en première ligne, de rendre impossible l'unité d'intérêt, première loi de toute œuvre dramatique.

La dernière période de la domination hollandaise sur les provinces belges présente trois phases distinctes. La première : où les mesures oppressives ou fiscales du roi Guillaume I^{er}, jointes à sa partialité révoltante à l'égard de ses compatriotes, ont jeté déjà entre les deux peuples réunis sous son sceptre, les germes d'un antagonisme profond et implacable. Les seuls symptômes de la résistance compacte et générale qui ne doit pas tarder à s'organiser sont alors encore : au sein des classes éclairées, les réclamations énergiques de quelques opposants : publicistes, membres du clergé ou députés aux États-Généraux : parmi le peuple, un mécontentement sourd, causé par des impôts injustes et vexatoires, mécontentement qui se traduit par des rixes incessantes entre les Belges et les soldats hollandais.

De tous les actes néfastes reprochés au roi des Pays-Bas, celui qui contribua le plus à lui aliéner l'esprit des classes populaires ce fut, sans contredit, la création des

droits d'abatage et de mouture. Beaucoup se rappellent avec quelle dureté avide la perception de ces impôts, repoussés par les députés belges aux États-Généraux comme devant amener un régime intolérable d'inquisitions et de vexations (1), fut faite ou surveillée par une multitude d'agents subalternes recrutés, pour la plupart, dans la lie des populations. Les choses en vinrent au point que, dans certaines parties du pays, des troupes nombreuses de paysans, armés de bâtons, s'emparèrent des moulins, mirent en fuite les commis d'accise et firent moudre le blé sans payer l'impôt. On ne parvint à assurer le recouvrement de ces droits odieux qu'en déployant des forces considérables (2).

La seconde phase d'opposition revêt un tout autre caractère. Aux plaintes individuelles, aux efforts indécis et divisés des hommes représentant les divers partis, a succédé l'action commune et résolue de l'opposition nationale. Le régime arbitraire imposé trop longtemps à nos provinces humiliées, porte enfin ses fruits : l'union belge est formée. En présence de l'asservissement de la patrie, catholiques et libéraux ont déposé leurs ran-

(1) Th. Juste, *Histoire de Belgique*, page 588.

De Potter attribue l'immense popularité dont il fut entouré, à cette époque, à un écrit publié par lui le 4 avril 1829, et où ces impôts se trouvaient attaqués pour la première fois. (De Potter, *Souvenirs personnels*, tome I, page 36).

(2) *Abrégé de l'Histoire de Belgique*, de J. J. De Smet, page 172.

cunes réciproques et le gouvernement se trouve, dans les chambres comme dans le pays, en face d'une opposition formidable qui, bien que légale encore doit bientôt, par suite des défis et des provocations d'un ministère détesté, se changer en révolte ouverte.

La troisième et dernière de ces phases comprend la lutte proprement dite, lutte qui commença dans les rues de Bruxelles, le 25 août 1830, et se termina par la prise de la ville d'Anvers, le 27 octobre suivant. On sait que ce fut sous les murs de cette dernière ville, au village de Berchem, où les volontaires de 1830 vont encore, chaque année, déposer sur sa tombe une couronne d'immortelles, que le comte Frédéric de Mérode fut frappé mortellement, en combattant à l'avant-garde des troupes nationales.

FRÉDÉRIC DE MÉRODE.

PERSONNAGES.

LE COMTE FRÉDÉRIC DE MÉRODE.

LE COMTE FÉLIX. »

DE STASSART, Membre des États-Généraux.

BARTHÉLEMY. »

PASCAL D'ONYN. »

DE SÉCUS. »

G. DUMONT. »

ROUFPE, Bruxellois.

PALMAERT, père, Bruxellois.

DE KNIFF, directeur de la police.

UN INSPECTEUR DES ACCISES.

DEUX COMMIS »

JACQUES, vieux bûcheron.

ERNESTINE, sa fille.

Bûcherons, Volontaires, un domestique.

Au 1^{er} acte la scène est dans un village belge, au commencement d'août 1830; au second à Bruxelles, immédiatement après; au 3^{me} à Berchem près d'Anvers, en octobre, même année.

FREDERIC DE MERODE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une cabane de bûcheron.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUES, ERNESTINE, BUCHERONS assis sur des bancs ou des escabeaux; quelques-uns achèvent leur repas.

1^{er} BUCHERON.

Voyons, Jacques, il faut pourtant se consoler;
Ton malheur ne doit pas à ce point t'accabler.
Es-tu si faible, toi connu par ton courage?

JACQUES.

Se consoler! Oh! non; laissez un tel langage.
Vous ne savez pas vous, mes amis, ce que c'est

Pour un père de voir le fils qu'il chérissait
Trainé, comme un forçat, aux prisons de la ville.

2^{me} BUCHERON.

C'est pénible, il est vrai, Jacques ; mais sois tranquille,
Il ne tardera pas sans doute à revenir.
De quel méfait d'abord pourrait-on le punir ?
C'est un brave garçon qu'ici tout le monde aime ;
Il était dans son droit : il a très-bien fait même
De corriger un peu ce soldat hollandais.
Devait-il donc souffrir qu'à la fête, ici-près,
Ce maudit étranger, à la voix ironique,
Se permit d'insulter devant lui la Belgique ?

AUTRE BUCHERON.

Du reste, chacun sait qu'en ce temps de malheur
Être mis en prison n'est pas un déshonneur.
Des Belges dont la vie a droit à nos hommages
N'y gémissent-ils pas au milieu des outrages ?
Notre ancien maire, un homme aussi doux que loyal,
N'a-t-il pas dû subir ce traitement brutal ?
Et cela pour avoir parlé, sans réticence,
Des abus qu'on protège avec trop d'impudence.
Mais il n'est pas enfin jusqu'à notre curé,
Vieillard à cheveux blancs, en tous lieux révééré,
Qui n'ait aussi souffert cette indigne avanie ;
Car le roi qui sur nous étend sa tyrannie
Croit pouvoir, par la force ou la corruption,
Nous assujettir même à sa religion.

AUTRE.

Oui, c'est bien là son but. Pour comble de misère,
Ceux que n'a point frappés leur justice sommaire
En sont presque réduits à devoir envier
Le sort des malheureux gardés par le géolier.
Ah ! si là-bas leurs jours coulent dans la tristesse,
Ils y sont à l'abri, du moins, de la détresse.
Et nous tous... accablés des augmentations
Qu'on ajoute sans cesse aux contributions,
Soumis à des impôts sans nombre ni mesure,
Que règle l'arbitraire et que perçoit l'usure,
Nous voyons, sans espoir d'un avenir plus doux,
L'indigence peser de plus en plus sur nous.

AUTRE.

Encor si les agents de ce pouvoir inique
Nous laissent le repos du foyer domestique !
Mais un vil ramassis d'hommes sans foi ni loi,
De commis exécrés se disant gens du roi,
Ne cesse de venir tourmenter à toute heure
Le pauvre paysan tranquille en sa demeure.
Oui, Jacques, parmi nous, bûcherons qui parfois
Venons, dans ta cabane isolée en ces bois,
Arroser notre pain d'eau des sources voisines,
Il n'en est pas un seul qu'épargnent leurs rapines.

AUTRE.

Et ce n'est pas là tout. Les plaintes du malheur

Ne font que redoubler l'excès de leur rigueur.
Les juges même, au lieu de contrôler le zèle
Des employés du fisc, plèbe fourbe et cruelle
Qui ne sait reculer devant aucun serment,
D'après leurs seuls rapports frappent aveuglément.
Ils savent, eux aussi, très-bien que l'indulgence
Serait, dans les hauts lieux, vue avec malveillance,
Et qu'ils pourraient ainsi, privés de tout appui,
Perdre eux-mêmes leur charge, amovible aujourd'hui.

AUTRE.

Le roi le veut. Partout s'étend son monopole :
On a destitué jusqu'au maître d'école ;
Et l'on n'enseigne plus aux enfants du pays
Qu'un langage et qu'un culte étrangers et haïs.

AUTRE, plus jeune.

Mais que ne chasse-t-on bien loin de nos frontières
Tous ces intrus partis nu-pieds de leurs bruyères ?
Certes, je trouve, moi, qu'ils ont cent fois raison
De nous tyranniser d'une telle façon,
Puisque nous n'avons pas seulement le courage
D'essayer de sortir d'un honteux esclavage.
Si nous n'osons braver leurs ordres absolus,
Fléchissons les genoux et ne nous plaignons plus.
Mais non ; il est encor dans la vieille Belgique
Des hommes au bras ferme, au cœur patriotique !
Un jour viendra... Pourquoi craindre ces Hollandais
Ne sont-ils pas des gens comme nous ? Je ne sais,

Mais lorsqu'on se battit, à la fête, naguère,
Un d'eux, qui se trouvait au milieu de l'affaire,
Ayant voulu venger son ami terrassé,
Je le fis, d'un seul coup, rouler dans le fossé.

AUTRE.

Aussi, c'est fort heureux qu'ils n'ont pu te connaître ;
Sans cette circonstance on t'aurait vu peut-être
Arrêté, puis conduit au fond d'une prison.
Prends garde, et que ceci te serve de leçon.
On devrait, nous dis-tu, chasser le roi Guillaume ;
Mais n'a-t-il pas d'abord, partout dans le royaume
Des milliers de soldats, qui, mieux armés que nous,
Suivraient leurs officiers, Hollandais presque tous ?
Ne peut-il pas compter sur la horde innombrable
D'avidés étrangers que sa faveur coupable
Comble de pensions, place en tous les emplois,
Au détriment de ceux que désignaient leurs droits ?
Partout son despotisme a rivé nos entraves.
Depuis quinze ans déjà qu'on nous fit ses esclaves,
Ce roi, préoccupé de ses seuls intérêts,
Ne cesse d'élever en tous lieux, à grands frais,
Des remparts menaçants, d'énormes citadelles
De son pouvoir fatal gardiennes éternelles.
Non, nous ne pouvons rien.

AUTRE.

C'est ce qu'il faudra voir.

Je suis loin, quant à moi, de perdre tout espoir.

Le trône a ses périls ; voilà huit jours à peine
La France en a donné la preuve trop certaine.
On chassait Charles X qui pourtant ne fut pas
Un tyran comparable au roi des Pays-Bas.
Servir encor Guillaume est pour nous une honte,
Cela devra finir. A ce que l'on raconte,
Sa police déjà, dans les grandes cités,
A peine à contenir les esprits irrités.
Le pays entier porte une haine implacable
Au souverain maudit dont le joug nous accable ;
Et ce n'est pas aux gens d'humble condition
Que pèse encor le plus sa domination.
Les nobles descendants des familles antiques,
Jaloux de conserver nos libertés publiques,
Sont loin d'aimer un roi qui le prend sur ce ton.
La maison de Mérode en premier lieu, dit-on,
Voit ses fils pleins d'ardeur pour notre délivrance.
Eh ! mais, songes-y donc, Jacques... une espérance !...
Le comte Frédéric est au château. Pourquoi
Lui cacher ton malheur ? Va le trouver, crois-moi.
S'il demandait justice, il obtiendrait peut-être
Qu'on te rendit ton fils.

JACQUES.

Non, il n'est pas le maître.
Hier je suis allé lui parler, mes amis ;
Son espoir est bien faible : il m'a pourtant promis
D'essayer, dès ce jour, d'arranger cette affaire.

AUTRE.

Oh! oui, s'il peut t'aider, il ne tardera guère.
On peut compter sur lui : d'ailleurs, tu le connais.
Il voit ce que l'on souffre avec les Hollandais ;
A nous prêter appui sa main fut toujours prompte.

(Se levant.)

Mais c'est assez causer, déjà le soleil monte.

(A Jacques.)

Retournons au travail, amis. Tout ira bien,
Jacques.

AUTRE, à Jacques.

Rassure-toi.

AUTRE, au même.

Cela ne sera rien.

(Ils sortent.)

JACQUES.

Je ne sais.

ERNESTINE à Jacques qui se lève aussi pour sortir.

Ainsi donc, à votre avis, mon père,
On ne doit pas s'attendre au retour de mon frère?

JACQUES.

Je le crois bien douteux, il est vrai. Cependant,
Nos amis ont raison. Il faut, en attendant,
Faire un effort sur nous, ma fille. Du courage.
Je dois aller aussi me remettre à l'ouvrage...

ERNESTINE, *le retenant.*

Un moment. Dites-moi, quand pourrons-nous savoir
Ce qu'il faut en penser?

JACQUES.

Peut-être dès ce soir.

ERNESTINE.

Vous avez, n'est-ce pas, dit à monsieur le comte
Que mon frère, emmené d'ici couvert de honte,
N'est nullement coupable et que jusqu'aujourd'hui
Personne n'eut jamais à se plaindre de lui?

JACQUES, *sortant.*

Oui, sans doute.

SCÈNE II.

ERNESTINE, *seule.*

Combien cette attente est pénible!

Si l'on n'obtenait rien, cependant! C'est possible.
Et plus d'espoir alors! Mon pauvre frère, hélas!
Loin de nous maintenant, que ne souffre-t-il pas!
Mais on sera plus juste à son égard peut-être;
Nous verrions le bonheur avec lui reparaître.
Dieu veuille... Les commis!... Toujours ces gens!

SCÈNE III.

ERNESTINE, *deux commis des accises.*

1^{er} COMMIS.

Eh bien,

Vous n'avez ni liqueurs, ni bière ici?

ERNESTINE.

Non, rien,

Messieurs.

1^{er} COMMIS, allant vers une porte latérale.

Voyons la cave!

2^{me} COMMIS au premier.

A quoi bon y descendre?

Viens; je l'ai visitée hier, moi. Rien à prendre.

1^{er} COMMIS, revenant.

Tant pis! J'aurais voulu qu'il en fût autrement,
Pour deux bonnes raisons. C'est malheureux, vraiment!
Je meurs de soif. Le diable emporte la mesure!

(A Ernestine.)

Si tu n'as rien de mieux, donne-nous de l'eau pure.

ERNESTINE.

Attendez un instant. Je vais vous en chercher;
La source n'est pas loin.

1^{er} COMMIS.

Il faut te dépêcher.

(Avec dédain.)

Quel pays!

(Ernestine sort.)

SCÈNE IV.

DEUX COMMIS.

1^{er} COMMIS.

C'est donc vrai que l'inspecteur arrive?

2.

2^{me} COMMIS.

Il est en tournée, oui. Soyons sur le qui-vive.

1^{er} COMMIS.

Maudit soit son voyage! Il choisit bien son temps.
Depuis deux jours déjà, malgré nos soins constants,
Nous n'avons pu, morbleu! faire la moindre prise.

2^{me} COMMIS.

Ah! nous avons commis une lourde méprise
En agissant d'abord avec trop de rigueur.
Qu'en est-il résulté? Connaissant notre ardeur,
Chacun s'est mis en garde, et, dans sa défiance,
Ne se compromet plus par aucune imprudence.
C'est un triste métier que le nôtre, après tout,
Et je ne conçois pas qu'on puisse y prendre goût.
D'un côté, talonnés comme des misérables
Par des supérieurs rigoureux, intraitables,
Dont le zèle inquiet voudrait que nous trouvions
A chaque heure du jour des contraventions;
En butte, d'autre part, à la trop juste haine
Du peuple qui, gagnant sa subsistance à peine,
Doit payer des impôts sur la viande et le blé,
Et qui, de plus, se voit d'amendes accablé
Pour des infractions, souvent involontaires,
Aux règlements du fisc, chaque jour plus sévères.
Certe, en y songeant bien, l'ami, nous aurions tort
De nous féliciter jamais d'un pareil sort.

1^{er} COMMIS.

Je dois en convenir ; mais d'abord il faut vivre,
Et la nécessité te commande de suivre
Cette carrière, objet de ton fâcheux dédain.
Tu n'auras pas toujours ce mépris pour le gain.
Dans les commencements j'eus les mêmes scrupules ;
J'ai reconnu combien ils étaient ridicules.
Que veux-tu ? l'inspecteur nous arrive aujourd'hui ;
Nous serons, à coup sûr, très-mal notés par lui.
Il nous accusera de négligence. Écoute :
Nous devons empêcher cela, coûte que coûte.
Avec du bon vouloir nous pourrons en sortir.
On veut force rigneurs ! C'est à nous d'obéir.

(Regardant dans un sac.)

Voyons ici d'abord. Eh ! mais, de la farine ;

(Regardant dans un cuvier.)

De plus, un porc qu'on vient de tuer. Examine.

2^{me} COMMIS.

Oui, mais ils en ont fait la déclaration.
J'ai lu les deux permis avec attention
Moi-même, hier.

(Montrant un vase sur la cheminée.)

Regarde, ils sont là.

1^{er} COMMIS.

• C'est dommage.

En effet... voici bien le permis d'abatage,

Mais celui de mouture? Il ne s'y trouve pas ;
Beaucoup de paysans n'en font guère de cas.
S'il était égaré, la chose serait claire.

2^{me} COMMIS.

Mais... je l'ai vu.

1^{er} COMMIS.

N'importe, il faut me laisser faire,
Camarade. Je suis un peu plus vieux que toi ;
Il s'agit avant tout de garder notre emploi.
Mais voyons si d'abord ce permis d'abatage
Ne contient, vu de près, rien qui nous porte ombrage.
Le porc est estimé trente florins.

2^{me} COMMIS.

Je croi

Que c'est bien sa valeur.

1^{er} COMMIS.

Peut-être. Selon moi,

Il en vaut dix de plus.

2^{me} COMMIS.

C'est beaucoup.

1^{er} COMMIS.

Je suppose.

Mais l'agent préposé pour*décider la chose.
Sera de mon avis,

2^{me} COMMIS.

Oui, l'on peut s'y fier :

Nous et lui nous mangeons au même râtelier.
Sans doute il n'ira pas s'attirer la vengeance
De nos supérieurs, en prenant la défense
Des droits des pauvres gens contre le fisc.

1^{er} COMMIS.

Fort bien !

Tu m'as compris, cela marchera... ne crains rien.
Tâche de te montrer mon fidèle acolyte,
Et je répons de tout. Mais voici la petite.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ERNESTINE.

ERNESTINE *leur présentant à boire.*

Si vous voulez, messieurs...

1^{er} COMMIS, *après avoir bu.*

Peuh ! c'est assez, merci.

Maintenant, vous avcz sans aucun doute ici

(Montrant le sac et le cuvier.)

Le permis de mouture et celui d'abatage ?

Veillez nous les montrer. Vous savez. C'est l'usage.

ERNESTINE, *lui présentant le vase.*

Voyez.

1^{er} COMMIS, *après avoir lu.*

Oui, c'est celui d'abatage. Il faudrait

L'autre aussi. Mais d'abord, ma fille, il me paraît
Que le prix indiqué n'est nullement sincère.
Le porc vaut plus.

ERNESTINE.

Mais non, messieurs.

1^{er} COMMIS.

Veillez vous taire.

Il vaut plus, je le vois ; c'est ma conviction
Et je dois déclarer la contravention.

ERNESTINE.

Oh ! que dites-vous là ?

1^{er} COMMIS.

Vraiment, c'est déplorable !

Au lieu de déclarer la valeur véritable,
Vous avez aimé mieux épargner quelques sous
Sur les droits à payer au fisc. Tant pis pour vous.
Vous n'y gagnerez rien. C'est de la fraude pure.

ERNESTINE.

Croyez bien...

1^{er} COMMIS.

Avez-vous le permis de mouture ?

ERNESTINE.

(Cherchant.)

Je ne le vois pas.

(Montrant le 2^{me} commis.)

Mais ce monsieur les a lus

Tous les deux, hier.

2^{me} COMMIS.

Moi? Je ne m'en souviens plus.

Des permis! J'en vois tant.

1^{er} COMMIS.

Tu nous trompes, ma chère.

ERNESTINE.

Non, je l'aurai perdu.

1^{er} COMMIS.

Ce n'est pas notre affaire.

Commençons par dresser notre procès-verbal.

ERNESTINE.

Je vous jure...

2^{me} COMMIS.

Allons donc! des serments! C'est banal.

ERNESTINE.

Mon père! Ah!

1^{er} COMMIS.

Pleure, enfin, si c'est ta fantaisie.

(Regardant ce qu'il vient d'écrire.)

Bon! Nous allons de suite opérer la saisie

Des objets découverts : mais par malheur pour nous.

(*Regardant la farine.*)

C'est bien noir.

2^{me} **COMMIS** *regardant le cuvier.*

Et bien maigre.

ERNESTINE.

Ah ! de grâce ! allez-vous

Nous dépouiller ainsi ?

1^{er} **COMMIS.**

C'est à regret sans doute.

Notre devoir l'exige, et, quoi qu'il nous en coûte,

Nous saurons le remplir.

2^{me} **COMMIS.**

En conscience.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES.

Quoi !

Que se passe t-il donc ?

1^{er} **COMMIS** *à Jacques.*

Ce logis est à toi,

Mon brave ? Ah ! tu fraudais. C'est un mauvais système ;

Tout cela finit mal.

JACQUES.

Ma surprise est extrême.

Qu'est-ce ?

1^{er} COMMIS, malignement.

Oui, tu ne dois pas nous comprendre, en effet.

Eh bien, mon cher ami, je vais te mettre au fait :

La bête déclarée au permis d'abatage

Ne l'est pas à son prix : elle vaut davantage.

JACQUES.

Non, messieurs.

1^{er} COMMIS.

Soit ! Tu sais qui juge en pareil cas ?

JACQUES tristement.

Pourrions-nous l'ignorer ?

1^{er} COMMIS.

Ensuite, tu n'as pas

Le permis de mouture.

JACQUES.

Il est ici.

ERNESTINE.

Mon père,

Je l'ai cherché partout en vain.

1^{er} COMMIS à Jacques.

Vite, J'espère

Que tu vas le montrer.

JACQUES.

(*Cherchant.*) (Au 2^e commis.)

S'il est perdu ? Mais vous,

Monsieur, vous l'avez lu.

2^e COMMIS.

Tu te moques de nous.

Je n'ai rien vu.

JACQUES.

Comment ! hier, à la même heure,

Ici ?

2^e COMMIS.

J'ai visité, certe, hier ta demeure,

Mais il ne s'y trouvait, tu le sais mieux que moi,

Ni permis, ni farine.

JACQUES.

Oh ! c'est honteux ! Je voi...

1^{er} COMMIS.

(Au 2^e commis.)

Ne les écoute plus, mon cher ; on nous en conte.

La fraude est constatée, et nous en tiendrons compte.

(*Il prend le sac et une anse du cuvier.*)

(Au 2^e commis.)

Prends donc.

JACQUES.

Que faites-vous ? Nous n'avons plus de pain.

Ah ! du moins, laissez-nous, pour subsister demain,

Ce peu de seigle noir. C'est tout ce qui nous reste.

1^{er} COMMIS.

Tâche de t'en tirer.

2^{me} COMMIS, prenant l'autre anse.

Cela t'apprendra.

1^{er} COMMIS.

Peste!

La leçon sera bonne. Au revoir.

JACQUES, leur barrant le passage.

Halte-là !

Vous ne sortirez point d'ici comme cela,
Malheureux !

1^{er} COMMIS.

Allons donc !

2^{me} COMMIS.

Vas-tu nous faire place ?

JACQUES voulant prendre le sac.

Vous n'emporterez pas ceci.

1^{er} COMMIS.

Hein ? quelle audace !

Crois-tu nous retenir, toi pauvre vieux ?

JACQUES.

Oui, moi.

2^{me} **COMMIS.**

Veux-tu bien nous laisser?

1^{er} **COMMIS**, *repoussant Jacques.*

Voyons! Retire-toi.

JACQUES, *saisissant sa hache.*

Ah! c'en est trop, enfin!... Scélérats!

ERNESTINE, *l'arrêtant.*

O mon père!

Calmez-vous, par pitié! Songez...

JACQUES.

Laisse-moi faire.

ERNESTINE.

Que deviendrons-nous? Sachez vous contenir.

JACQUES, *se laissant retomber.*

Ma fille... C'est affreux!

1^{er} **COMMIS**, *au second.*

Hâtons-nous de sortir.

(Ils sortent, en emportant les objets saisis.)

SCÈNE VII.

JACQUES, **ERNESTINE.**

JACQUES.

Ce qu'il faut supporter! Oh! d'un pareil régime
Ce pays sera-t-il toujours l'humble victime?

Non, depuis Waterloo nous n'avons, grâce à Dieu !
Pas encore oublié comment l'on marche au feu.
Que la Belgique s'arme, et ses vieux militaires
Sauront donner l'exemple aux jeunes volontaires !

ERNESTINE.

Mais quel est ce monsieur ? N'est-ce pas le comte ? Oui.
Mon père, il vient ici.

JACQUES.

Serait-il vrai ? C'est lui.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE FRÉDÉRIC.

JACQUES.

(Avec angoisse.)

Monsieur le comte. Eh bien ?

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Jacques, triste nouvelle !

Je n'ai rien obtenu.

(Ernestine se retire en pleurant.)

JACQUES.

Béni soit votre zèle !

Ils le veulent, ils ont dans leurs mains le pouvoir,
Nous devons tout subir sans bruit et sans espoir.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Oui, l'animosité, la roideur étrangère
Du magistrat chargé d'instruire cette affaire,

M'a laissé tout d'abord entrevoir, ce matin,
Que de ce côté-là tout espoir était vain.

JACQUES.

Et pourtant de mon fils on connaît l'innocence,
Il n'a fait que punir justement une offense.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Nul n'en doute. Il paraît que c'est bien avéré;
Le bourgmestre lui-même hier l'a déclaré.

JACQUES.

Oui, mon fils peut toujours porter haut le visage !
Enfin voici : c'était la fête du village,
Chacun, parmi les siens sous son toit rassemblés,
Oubliait un moment ses chagrins refoulés.
Partout régnait la joie en ce jour. Jour unique !
Nos enfants, réunis sur la place publique,
Au plaisir de la danse à l'envi se livraient ;
Ma fille avec son frère entre autres s'y trouvaient.
Il advint qu'une troupe insociable et vile
De soldats hollandais, arrivés de la ville,
Se permit de porter le trouble au milieu d'eux.
Peut-être savez-vous sur quel pied orgueilleux,
Avec quels airs de maître et quelle suffisance
Nous traitent ces troupiers hargneux, pleins d'arrogance ;
Aussi, se croyant là sûrs de l'impunité,
Donnaient-ils le champ libre à leur hostilité.

Non contents de braver les gens de ce village
Par leurs façons d'agir et leur sot persiflage,
Ils voulurent combler la mesure, et l'un d'eux
Se mit à provoquer, en termes dédaigneux,
Les Belges qu'il avait alors en sa présence.
Mon fils ne put longtemps souffrir son insolence,
Et, d'un bras vigoureux saisissant ce railleur,
Il lui fit payer cher sa querelleuse ardeur.
Aucun ne fut blessé; mais le soir, les gendarmes
Arrêtèrent mon fils, sans pitié pour nos larmes.
Un mois s'est écoulé depuis lors : chaque jour
Nous avons vainement attendu son retour.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Eh bien, Jacques, il faut me croire. Cette affaire
Est si peu grave en soi que l'on ne saurait guère
Retenir plus longtemps ton fils sous les verrous.
On devra, selon moi, le renvoyer absous.
Cesse de supplier la dureté hautaine
D'hommes qui du pouvoir doivent servir la haine.
D'ailleurs, je te l'ai dit : tu n'y gagnerais rien ;
Le parti-pris chez eux se découvre trop bien.
Je dois, me répondit en séide hypocrite
Le magistrat nouveau qui reçut ma visite,
Je dois avec rigueur accomplir mon devoir ;
Le roi prétend que ceux qui servent son pouvoir,
Employés ou soldats, soient partout en Belgique
Entourés du respect, de la crainte publique.

JACQUES.

Les respecter ! les craindre ! eux ! Pour qui nous prend-il ?
Non ; ces gens ont d'abord le cœur trop bas, trop vil.
Je viens d'en voir la preuve encore en ma demeure.
Les misérables !

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Quoi ! qu'est-ce donc ?

JACQUES.

Tout à l'heure

Je venais de sortir ; survinrent deux commis
Dont l'un, hier encore, avait vu nos permis.
Malgré les droits payés, ils ont mis au pillage
Les derniers aliments de mon pauvre ménage.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Pour de pareils exploits on les cite en tous lieux,
Mais en ceci du moins nous pourrons un peu mieux
Parer au mal causé par ces oiseaux de proie.
Il n'y faut plus songer. Je dirai qu'on t'envoie
Ce dont, en ce moment, tu peux avoir besoin.

JACQUES.

Oh ! non, merci. Veuillez ne pas prendre ce soin.
Il me suffit d'ailleurs d'une avance légère
Sur l'argent que je dois toucher pour mon salaire.
J'ai des bras, du travail, et mon unique vœu
C'est de voir, fût-ce au prix de mon sang, avant peu

Le châtimeut soudain, éclatant, énergique
Des indignes tyrans que subit la Belgique.
Ah ! quand pourra sonner, pour son peuple irrité,
L'heure de la vengeance et de la liberté !
Qu'ils soient bénis ceux-là, dont la main généreuse
Tentera de briser la chaîne douloureuse
Qui nous force à souffrir les rigueurs d'un tel sort !
Le pays tout entier appuiera leur effort,
Et de nos descendants la fidèle mémoire
Glorifiera leur nom révééré dans l'histoire.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Jacques, il est bien vrai, le peuple est malheureux ;
Ses griefs méconnus sont fondés et nombreux ;
Mais avant d'en venir à des luttes terribles
Il convient d'épuiser tous les moyens possibles.
Malheur à qui recourt aux révolutions
Pour donner gain de cause à ses opinions !
Si pourtant l'étranger fidèle à son système
Ne nous laissait, un jour, que la ressource extrême
De briser un pouvoir qui foule aux pieds la loi,
Alors, quoiqu'il advienne, oh ! crois bien, sur ma foi,
Que la patrie enfin lasse de l'esclavage
N'en appellerait pas vainement au courage
De ses fils patients, mais au cœur dévoué,

JACQUES.

Oui, Je n'en doute pas. Le ciel en soit loué !
Mais l'attente est bien longue.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Il faut de la constance.

On vient. Ce sont encor de leurs agents, je pense.

Partout on les rencontre.

(Il va se placer contre une fenêtre du fond.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN INSPECTEUR D'ACCISES, DEUX COMMIS.

1^{er} COMMIS.

Oui, monsieur l'inspecteur,

(montrant Jacques.)

C'est dans cette maison, et voici le fraudeur.

L'INSPECTEUR, aux commis.

C'est bien, très-bien. Je suis heureux de rendre hommage

A votre activité dont ces faits sont le gage.

Traquez ces Flammands-là sans merci, constamment,

Et je vous garantis un prompt avancement.

(à Jacques.)

Quant à toi, vieux niais qui crus, dans ta sottise,

Tromper l'habileté des employés d'accise,

Tu te repentiras de ce double méfait.

(aux commis qui s'inclinent.)

On a d'abord saisi les objets ? C'est bien fait.

(à Jacques.)

Maintenant il faudra te résoudre, bonhomme,

A payer, pour l'amende, une assez forte somme;

Et comme, au seul aspect de ton gîte indigent,
On voit que tu ne peux posséder cet argent,
Nous vendrons, par huissier, tes meubles, ta chaumière ;
Et, si l'on n'obtient pas ainsi la somme entière,
Nous te ferons, ma foi, conduire, pour ton bien,
Dans un logis plus grand et mieux clos que le tien.

LE COMTE FRÉDÉRIC, à l'inspecteur.

Pardon, mon cher monsieur ; il n'est pas nécessaire
De tant prévoir comment finira cette affaire.
On vous paiera chez moi la somme en question ;
Cet homme m'est connu, je suis sa caution.

L'INSPECTEUR.

Monsieur le comte... ici. J'ignorais sa présence.
Certes, permis à lui d'user de bienveillance
Envers un vieux routier qu'auraient puni les lois.
En ceci, j'oserai lui dire toutefois
Qu'il est fâcheux de voir un comte de Mérode
Donner, en quelque sorte, une prime à la fraude ;
Et je me permettrai d'ajouter, qu'à mes yeux,
Cet appui tolérant, ce zèle officieux
Ont moins pour but réel d'aider un pauvre hère
Que d'exciter, sous main, ces paysans à faire
De l'opposition aux arrêtés du roi.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Monsieur, ces paysans sont Belges comme moi.
Quand la patrie en deuil gémit dans la souffrance

Nous devons nous prêter mutuelle assistance.
Courbés par l'étranger sous la loi du plus fort
Entre nous ce doit être à la vie, à la mort.
Sans doute il vous déplaît qu'on soulage la peine
Des malheureux auxquels des agents pleins de haine
Ne laissent aujourd'hui ni trêve, ni repos.
De pareils sentiments sont louables et beaux ;
On doit les respecter. J'avais quitté Bruxelles,
L'esprit exaspéré des scènes éternelles
D'injustice flagrante et de brutalité
Dont il fallait subir le spectacle éhonté.
J'espérais, confiné dans ces cantons rustiques,
N'avoir plus sous les yeux ces actes tyranniques.
Mon erreur, grâce à vous, n'a pas duré longtemps ;
Je vois que des hameaux les obscurs habitants
Ne sont pas moins livrés que le peuple des villes
A la merci d'agents avides et serviles.
Aussi, je ne sais pas pourquoi je resterais
Oisif et solitaire au fond de ces forêts,
Lorsque d'autres là-bas, pour notre délivrance,
Ne cessent d'exposer leurs biens, leur existence.
Je retourne auprès d'eux, dès ce même moment ;
Là nous nous tiendrons prêts à tout événement.

L'INSPECTEUR.

Comme vous le voudrez. Je crois, monsieur le comte,
Que vous y pourriez bien trouver quelque mécompte.
Des Belges mécontents se sont déjà permis

D'exposer les griefs de ce peuple insoumis.
Quel fruit leur ont valu ces tristes peccadilles?
Souvenez-vous-en bien : ravis à leurs familles,
Ils ont été jetés en prison ou bannis,
Et leurs imitateurs comme eux seront punis.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

A l'inspecteur qui sort. A Jacques.

Nous le savons. Adieu, Jacques.

JACQUES.

Que Dieu vous guide!

Oh! cui, mieux vaut la mort que leur joug fratricide;
Au moment du combat vous nous trouverez tous ;
Nous saurons succomber ou vaincre auprès de vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

(La scène est à Bruxelles, à l'hôtel de Mérode.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE FRÉDÉRIC, LE COMTE FÉLIX.

LE COMTE FÉLIX.

Oui, l'on sent qu'un esprit d'intolérance étrange
Règne dans les conseils de la maison d'Orange.
Son but longtemps caché se dévoile à nos yeux ;
On brise tous les droits des Belges odieux.
Certes, dans les beaux jours de notre adolescence,
Frédéric, nul n'eut pu prévoir cette tendance ;
Alors, témoins heureux des immenses bienfaits
Qu'après vingt ans de deuil versait partout la paix :
Fidèles à l'exemple, au vœu de notre père,
Nous étions animés d'un dévouement sincère

Pour le roi qui du Belge avait reçu la foi.
Oh! c'est qu'alors encore il respectait la loi
Ce prince astucieux, dont la haine réelle
Se parait, au grand jour, des dehors d'un beau zèle
Pour la nation belge et pour la liberté.
Qui donc eut pu douter de sa sincérité?
Notre pays détruit, las du joug de la France,
Voyait avec plaisir une intime alliance
Avec ces Hollandais qu'il faut servir encor.
Le commerce et les arts reprenaient leur essor ;
D'un règne inauguré sous les meilleurs auspices,
Le peuple bénissait les brillantes prémisses.
Heureuse la Belgique, heureux son souverain,
Si Guillaume eut suivi toujours le droit chemin !
Mais notre illusion fut promptement flétrie,
Et le Belge étonné comprit que sa patrie
N'avait fait que passer, en un funeste jour,
De la serre de l'aigle aux ongles du vautour.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Sans doute. On ne peut plus maintenant s'y méprendre ;
Nos maîtres chaque jour ont soin de nous l'apprendre.
Ah! puissent retomber sur eux tous les malheurs
Qu'à notre beau pays préparent leurs rigueurs !
Leur haine portera ses fruits. Tout nous présage,
Félix, un avenir sombre et couvert d'orage.
On ne saurait d'abord s'imaginer, je crois,
Que ce peuple, toujours si jaloux de ses droits,

Veuille bien accepter, sans relever la tête,
Les indignes liens que pour lui l'on apprête.
Partout, d'Ostende à Liège, il est aisé de voir
Combien l'esprit public est hostile au pouvoir;
Et les hommes admis dans le conseil suprême,
Loin de calmer le peuple en changeant de système,
Semblent prendre plaisir à s'en faire excréer.
Malheureux insensés que devrait éclairer
La chute des Bourbons, bannis de cette France
Qu'avait poussée à bout leur altière impuissance!

LE COMTE FÉLIX.

Eh ! Frédéric, qui sait si nous ne verrons pas
Tomber du trône aussi le roi des Pays-Bas?
Tel n'est pas mon vœu, mais une crise sanglante
Ne devrait étonner qu'une cour insolente.
Les organes divers de l'opposition
Ont déjà trop prédit cette commotion.
Les conseillers du roi n'en ont pas tenu compte ;
Heureux dès qu'ils pouvaient expulser, à leur honte,
Tout Belge dont le zèle honnête et généreux
Osait leur exposer nos griefs et nos vœux ;
Car la plainte est un crime aux yeux du ministère ;
Il est le maître, il faut approuver ou se taire.
Nous aussi nous serons arrêtés un beau jour,
Nous avons le malheur d'exprimer sans détour
Combien nous abhorrons leur cruelle démente ;
Il n'est donc pas douteux qu'à la moindre imprudence,

Nous verrons leur courroux, peu soucieux des lois,
Soudain s'appesantir sur nous de tout son poids.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Qu'importe ! l'on verra que jamais, quoi qu'on fasse,
La crainte du péril non plus que la menace
Ne nous empêchera d'être, d'un cœur pieux,
Dévoués au pays qu'ont servi nos aïeux ;
Et que, pour l'arracher à ses honteuses chaînes •
Nous voudrions donner tout le sang de nos veines.

LE COMTE FÉLIX.

Oui, mais pour le moment, peut-être le devoir
Des Belges qui, dans l'âme, ont un reste d'espoir,
Est de ne rien tenter d'illégal et d'attendre
Qu'un pouvoir violent les force à se défendre.
Tout à l'heure, au surplus, tu pourras voir ici
Quelques hommes de cœur, tout dévoués aussi
Au peuple qui les aime, et met sa confiance
En leur patriotisme et leur rare constance.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

En cela tes bons soins ont prévenu mes vœux.
Je désirais les voir, et c'est vraiment heureux
Que je puisse, arrivé ce jour même à Bruxelles,
Rencontrer près de toi ces citoyens fidèles.
(On frappe, un domestique paraît.)

LE COMTE FÉLIX.

Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur De Kniff. Il désire de voir
(*Au comte Frédéric.*)

Monsieur le comte.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Moi?

(*Le domestique s'incline.*)

LE COMTE FRÉDÉRIC, se levant.

Bien. Je tiens à savoir

Quel peut être déjà le dessein qui l'amène.

LE COMTE FÉLIX.

De Kniff! Le directeur de la police urbaine...

(*Au comte Frédéric qui va pour sortir.*)

Reste. Qu'il vienne ici. Je vais me retirer.

(*Se parlant à lui-même.*)

Que veut-il?

LE COMTE FRÉDÉRIC.

(*au domestique.*)

Je ne sais. Enfin. Faites entrer.

LE COMTE FÉLIX, sortant.

Écoute, Frédéric, un avis salutaire :

Sois prudent avec lui; crois-en la voix d'un frère.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Qui, tranquillise-toi.

SCÈNE II.**LE COMTE FRÉDÉRIC, DE KNIFF.****DE KNIFF.**

Je viens vous déranger,
Monsieur le comte ; mais vous voudrez bien songer
Qu'importun à regret, je dois en toute chose
M'acquitter des devoirs que ma charge m'impose.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

J'ignore le motif qui vous conduit ici,
Mais je m'étonne peu de vous voir. Dieu merci,
Monsieur, depuis longtemps je dois assez connaître
Que le Belge asservi chez lui n'est plus le maître,
Et que son domicile, autrefois respecté,
Peut être, de nos jours, constamment inspecté.

DE KNIFF.

Je ne suis pas venu, veuillez d'abord le croire,
Dans un but de rigueur méchante et vexatoire.
Non, monsieur, loin de là ; tout autre est mon désir :
Dans votre intérêt seul je viens vous avertir
Des périls où vous guide un zèle téméraire.
Nul ne peut ignorer que vous et votre frère
Etes les ennemis des hommes dont la main
Gouverne ce pays au nom du souverain.
Aussi, monsieur le comte, ai-je appris avec peine
Que, dès votre retour, des gens que même haine

Unit contre un pouvoir patient à l'excès,
Doivent se rendre ici. Dans quel but? Je le sais.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

C'est possible, monsieur. Et cela vous dérange?
Vraiment, de mon côté, je dois trouver étrange
Qu'il ne soit plus permis de réunir chez soi
Ses amis, sans avoir affaire aux gens du roi.
Le droit de s'assembler, que la loi nous confère,
N'est donc plus aussi, lui, qu'une pure chimère?

DE KNIFF.

Tout droit pris dans un sens absolu, radical,
Conduit trop loin; alors c'est un abus fatal.
Telle en est forcément la conséquence extrême;
Et ce n'est pas toujours un facile problème
De discerner le point de démarcation.
Je vous dirai pourtant qu'en cette occasion,
Je suis loin de vouloir vous imputer à crime
Une réunion entre hommes que j'estime.
Rassemblez-vous, ma foi, si tel est votre vœu;
Nous ne concevons pas de craintes pour si peu.
Mais il est d'autres faits que ma juste prudence
Ne saurait voir toujours d'un œil d'indifférence:
Les écrivains altiers de l'opposition
Trouvent auprès de vous aide et protection;
Grâces aux dons publics qu'excitent vos exemples,
Ils ont par devers eux des ressources très-amples
Pour soutenir la lutte ouverte en ce moment

Entre le parti belge et le gouvernement.
Des chefs de ce parti nous connaissons l'audace.
De Potter est banni : nous avons à sa place
Gendebien, Nothomb, Claes, Van de Weyer, Devaux,
De Gerlache, D'Hooghvorst, Rogier, Ducpétiaux.
Mais on a l'œil sur eux, sur vous, sur vos voyages
Entrepris pour porter jusqu'au fond des villages
L'esprit de résistance et de sédition.
Pourrais-je, sans faillir à ma position,
Ne pas m'inquiéter des intrigues qu'en France
Le parti dont je parle ourdit dans le silence,
A l'effet d'obtenir, contre nous que l'on hait,
Le bienveillant appui du trône de Juillet ?
Dirai-je que vous-même êtes l'agent fidèle
De cette faction turbulente et rebelle,
Et que c'est pour servir ses desseins bien compris
Que vous êtes, monsieur, constamment à Paris ?
Réfléchissez. Songez qu'en la ville où nous sommes
On a vu récemment condamner d'autres hommes
Pour crime présumé de haute trahison.
C'est trop vous exposer à la même leçon,
Monsieur le comte. Enfin, je ne vous comprends guères !
Vous, accueilli, fêté dans nos plus hautes sphères,
Qui pouvez librement, au gré de vos désirs,
Couler les plus beaux jours dans le sein des plaisirs,
Vous, dont la jeune épouse au bonheur destinée
Verrait soudain sa vie aux larmes condamnée,

Quelle fatalité vous excite aujourd'hui
A chercher le malheur qui toujours vous a fui ?
Au lieu de vivre en paix, heureux, dans l'opulence,
Préférez-vous aller trainer votre existence
Au fond d'une prison, dont vous verriez sur vous
Peut-être pour jamais refermer les verrous ?

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Je vous sais gré, monsieur, de cet avis propice,
Mais mon pays trompé veut obtenir justice.
J'ai juré de servir sa cause contre ceux
Qui font peser sur lui leur joug fatal, honteux.
Je ne suis point parjure, et dans toute occurrence
Je remplirai ma tâche avec persévérance.
Après cela, monsieur, libre aux agents du roi
D'exercer leurs rigueurs sur les miens et sur moi.
N'avez-vous pas pour vous la force et l'arbitraire ?
Usez-en, car leur règne est souvent éphémère.

DE KNIFF.

Ah ! ne nous forcez pas d'en venir avec vous
A des extrémités tristes aussi pour nous.
Vous croyez que le roi hait les Belges peut-être ?
C'est une grave erreur ; sachez mieux le connaître.
Par un peuple inquiet il est fort mal jugé.
Ce prince veut le bien ; mais il est affligé
De voir des gens qu'honore une illustre naissance
Former, pour le combattre, une étrange alliance

Avec des malveillants souples et beaux parleurs
Qui n'ont qu'un but : celui d'arriver aux honneurs.
Il comprend qu'en effet ces grands esprits stériles
Veulent, par des moyens aussi prompts que faciles,
Se créer tout d'abord une position
Très-conforme sans doute à leur ambition,
Mais qu'il faut conquérir, en d'autres circonstances,
Par des talents hors ligne ou des labeurs immenses.
Ces gens, qu'à mon avis on devrait dédaigner,
N'ont d'abord rien à perdre ; ils ont tout à gagner
Aux troubles qui du peuple engendrent la misère.
Vous êtes, vous monsieur, dans le cas tout contraire,
Et vous y devriez songer un peu, je croi.
Faut-il le déclarer : tout récemment le roi
Voulut bien là-dessus m'exprimer sa pensée.
Votre opposition lui semblait insensée.
C'est malheureux, disait ce monarque éclairé,
Qu'un homme tel que lui, justement honoré,
Jeune, noble et comblé des dons de la fortune,
Condescende à vouloir faire cause commune
Avec des exaltés, dont les opinions
Diffèrent en tous points de ses convictions.
D'où vient, ajouta-t-il, d'où vient sa malveillance
Envers moi qui jamais ne lui fis nulle offense?
Pourquoi fuit-il la cour, où je voudrais le voir
Paraître au premier rang, comme c'est son devoir
Ne sait-il pas assez que son absence y laisse

Un grand vide au milieu de la haute noblesse,
Et que les dignités, le sort le plus brillant
L'attendent près de moi, son ami bienveillant ?

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Du roi que vous servez l'obligeance est insigne,
Mais de ses bontés, moi, je ne me sens pas digne,
Monsieur. Ces dignités qu'on étale à mes yeux
Doivent être le prix loyal et sérieux
Des services rendus à la chose publique ;
Hors de là, leur valeur me semble bien modique.
Le roi, me dites-vous, trouve très-singulier
Que mes amis et moi voulions nous aller
Aux hommes d'un parti dont les hautes idées
Peuvent, dans certains cas, nous sembler hasardées.
Notre union pourtant devrait moins l'étonner.
Ces hommes qu'il vous plaît, monsieur, de soupçonner,
Sont des Belges au cœur droit et patriotique.
Ils veulent, comme nous, que leur pays antique
Soit libre, indépendant, régi selon ses lois,
Et qu'on n'insulte pas aux plus saints de ses droits.
Diverses questions nous divisaient naguères,
Et nos luttes servaient nos communs adversaires ;
L'intérêt du pays voulait que nous missions,
Sans plus tarder, un terme à nos dissensions ;
Sa voix impérieuse et de tous respectée
Par nos cœurs dévoués fut la seule écoutée,

Et nos deux camps rivaux, mus de penchants distincts,
D'un égoïsme étroit repoussant les instincts,
Ont alors immolé sans regret, sans rancune,
Tous leurs dissentiments à la cause commune.
Si notre souverain désire de nous voir
Servir fidèlement et bénir son pouvoir,
Il en a dans les mains le moyen salutaire :
Que juste, impartial, haissant l'arbitraire,
Il sache respecter de notre nation
Les libertés, les lois et la religion.
Alors il peut compter sur le zèle immuable
D'un peuple malheureux qu'il brave et qu'il accable.
Mais il nous connaît mal s'il suppose aujourd'hui
Que l'appât des grandeurs va nous livrer à lui ;
Elles sont peu l'objet de notre convoitise.
Pour moi, de mes aïeux je connais la devise ;
Jamais ils n'ont des rois recherché les faveurs,
Et comme eux j'aime mieux *plus d'honneur que d'honneurs.*

DE KNIFF.

Eh bien ! le roi Guillaume a le désir intime
D'abolir ces abus dont on lui fait un crime.
Sur ce sujet vos vœux se verront exaucés ;
Mais il faudra peut-être attendre.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Je ne sais,
Monsieur. Excusez-moi si je ne crois plus guère

Aux promesses d'un prince à tous nos vœux contraire.
On n'a jamais cessé de promettre d'ailleurs,
Et ce sont chaque jour de nouvelles rigueurs.
Du reste, si le roi veut changer de système,
Ce sera fort heureux pour nous et pour lui-même,
Car désormais, monsieur, sa propre sûreté
Exige qu'il nous traite avec plus d'équité.

DE KNIFF.

Je ne vous comprends pas. Eh ! monsieur, est-ce à dire
Que parmi tout ce peuple ardent à nous maudire,
Il peut se rencontrer un homme dont la main
Oserait attenter aux jours du souverain ?

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Les Belges ne sont pas, monsieur, des régicides.
Quand, las d'être soumis à des maîtres perfides,
Ils voudront secouer un joug trop onéreux,
On ne les verra point frapper des coups honteux.
Oh non ! c'est au grand jour, sans astuce et sans crainte,
Que les fils du pays, vengeant sa cause sainte,
Sauront dans les combats noblement ressaisir
Leur vieille liberté qu'on croit anéantir.
Fasse le ciel pourtant que l'équité royale
Prévienne cette crise imminente et fatale !
En tous cas, avant peu nous saurons que penser
Des réformes, monsieur, qu'il vous plaît d'annoncer.

DE KNIFF.

Vous doutez? Mais je veux vous convaincre, sur l'heure.
Van Maanen, le ministre, auprès d'ici demeure ;
C'est l'intime du roi, c'est l'âme du pouvoir.
Allez jusque chez lui : vous pourrez recevoir
De sa bouche, monsieur, l'assurance formelle
Des heureux changements que prépare son zèle.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Alors j'y vais, monsieur ; c'est aussi mon désir
De savoir tout d'abord à quoi nous en tenir.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DE KNIFF, seul.

Ah ! fort bien. Le ministre a certe assez d'adresse
Pour lui faire accepter cette belle promesse.
Gagner du temps ! voilà ce qu'il nous faut surtout.
Des combats de Paris le fâcheux contre-coup
A, pour l'heure présente, ému l'Europe en tière.
Bientôt tout reprendra sa marche régulière,
Et dès lors, à l'abri du danger, nous pourrons
Dicter ici la loi comme nous le voudrons.
Quant aux chefs imprudents du parti populaire,
La prison ou l'exil, tel sera leur salaire.
Que la tranquillité renaisse autour de nous,
Devant les tribunaux nous les traduirons tous ;

Et de nos magistrats l'aveugle obéissance
Ne peut que les frapper d'une rude sentence.
Un mois encore!... On vient de ce côté. Partons.
(*Se retournant*).
Le comte Félix... Ah! nous nous retrouverons.

Il sort.)

SCÈNE IV.

LE COMTE FÉLIX, *entrant par où le comte Frédéric vient de sortir.*

C'est l'heure où ces messieurs doivent ici se rendre.
Serait-il survenu... Mais je crois les entendre.
Précisément...

SCÈNE V.

**LE COMTE FÉLIX, ROUPPE, DE STASSART, DE SÉCUS, DUMONT,
PALMART, BARTHÉLEMY.**

LE COMTE FÉLIX, *allant à eux.*

Messieurs de Sécus, de Stassart,
Monsieur Rouppe, monsieur Dumont, monsieur Palmart,
Monsieur Barthélemy. Placez-vous, je vous prie.

(Ils s'asseient.)

Les temps où nous vivons sont durs pour la patrie,
Messieurs. On nous promet des jours meilleurs pourtant.
De Kniff vient de quitter ce lieu même à l'instant;

Il annonce qu'enfin le roi, plus équitable,
Est près d'abandonner son système implacable,
Et qu'il veut supprimer les abus odieux
Tant de fois exposés vainement à ses yeux.
Du reste, on ne doit pas donner toute créance
A de pareils propos : ce n'est qu'une espérance.
Mon frère s'est rendu, pour s'assurer du fait,
Jusque chez Van Maanen.

DE SÉCUS.

On ne peut, en effet,
Accueillir un tel bruit d'emblée, à la légère ;
Tout ce que nous voyons ne le confirme guère.

LE COMTE FÉLIX.

Oui, le mal est profond. Bien triste est le tableau
Qu'offre aux yeux ce pays digne d'un sort plus beau.
La presse jadis libre est réduite au silence ;
Nos meilleurs écrivains, dont la franche éloquence
Avait osé blâmer les excès du pouvoir,
Sur la terre d'exil végètent sans espoir.
Aux États-Généraux un inégal partage
Assure aux Hollandais constamment l'avantage,
Et ceux-ci, dans leur cœur égoïste et jaloux,
Font les lois pour eux seuls et toujours contre nous.
Des dépenses sans nombre, une dette écrasante,
Sont les dons fraternels qu'aux Belges on présente,
Quand de nouveaux impôts mal réglés, monstrueux,

Rendent de jour en jour leur sort plus rigoureux.
Des arrêtés royaux le système arbitraire
A remplacé la loi propice et tutélaire.
Tous les pouvoirs publics, déplacés, confondus,
Sont dans les mains d'un seul aujourd'hui descendus.
Pour mieux nous absorber dans sa grandeur nouvelle,
Le roi veut effacer tout ce qui nous rappelle
Les tendances, les mœurs, le passé glorieux
Qu'aux Belges ont légués leurs illustres aïeux.
L'enseignement captif languit dans ses entraves ;
Les consciences même aujourd'hui sont esclaves ;
On veut nous gouverner par la corde et le knout ;
La langue hollandaise est imposée en tout ;
Les membres du barreau, tous les fonctionnaires,
Même des magistrats plus que sexagénaires
Sont forcés, par un roi qui prétend tout changer,
D'apprendre à bégayer un langage étranger ;
Nous avons du jury perdu la garantie,
Et l'on défend la plainte à ceux que l'on châtie.
Ajoutez à cela des juges dépendants
Devenus du pouvoir les séides prudents ;
Les subsides votés pour aider l'industrie
Jetés à des fripons qui n'ont plus de patrie ;
Des grands corps de l'État le siège transporté
Loin de notre pays honni, déshérité ;
La loterie infâme entraînant la ruine
Des milliers d'artisans que son appât fascine ;

Et pour couronner l'œuvre, enfin, les Hollandais
Seuls à tous les emplois appelés désormais.

DUMONT.

Sans doute, en promettant une réforme utile,
Le pouvoir a compris que la guerre civile
Pourrait bien être au bout d'un régime illégal.
Et c'est pour prévenir ce dénoûment fatal,
Qu'il désire un peu tard, mais franchement, j'espère,
Entrer dans une voie honnête et populaire.
Du reste, si tel est son dessein aujourd'hui,
Nous devons lui prêter le plus loyal appui.

ROUPPE.

Je suis de cet avis ; mais on dit dans Bruxelles
Que, bien loin d'écouter nos plaintes naturelles,
Le roi veut qu'on déploie encor plus de rigueur.
Ce n'est là, j'en conviens, qu'une vague rumeur.
En résumé pourtant il faut bien reconnaître
Qu'elle n'en a pas moins certaines raisons d'être.
Afin de mieux cacher leurs ténébreux secrets,
Jamais nos gouvernants n'ont veillé de plus près
A la discrétion, au mutisme sévère,
Qu'à tous les employés reçus au ministère
On impose aujourd'hui sous le sceau du serment.
Un roi qui veut le bien le veut plus franchement.

LE COMTE FÉLIX.

C'est vrai.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE FRÉDÉRIC.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Messieurs.

DE STASSART, *au comte Frédéric.*

Monsieur le comte. Sa présence

Va de notre parti ranimer l'espérance.

Nous devons donc bénir son retour.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Il m'est doux,

Messieurs, croyez-le bien, d'être au milieu de vous.

Dans les malheurs publics si jamais quelque chose

Peut calmer la douleur que leur spectacle cause,

C'est, à coup sûr, de voir des hommes courageux

Prêter à leur pays un appui généreux.

Près d'eux on se rassure, et l'on a confiance

En l'avenir promis à leur persévérance.

Aujourd'hui toutefois en vain nous voudrions

Croire encore au succès de nos pétitions :

De Kniff a tout à l'heure apporté la nouvelle

D'une réforme enfin bien franche, bien réelle ;

J'allai chez Van Maanen pour mieux m'en éclairer

Et ce que j'en appris doit peu nous rassurer.

Il m'a beaucoup parlé de l'équité royale,

Et des plans captieux de réforme légale

Qu'on doit depuis quinze ans présenter aux États ;
Mais j'ai pu fort bien voir, à son triste embarras
Quand je lui demandais une réponse claire,
Que l'on n'est nullement prêt à nous satisfaire,
Et que tous leurs projets de rénovation
Ne sont rien qu'un vain leurre, une dérision.

PALMART.

Sans doute. Le contraire eût seul pu nous surprendre.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PASCAL D'ONYN.

LE COMTE FÉLIX.

Monsieur Pascal d'Onyn.

PASCAL D'ONYN.

Je me suis fait attendre,
Messieurs ; excusez-moi, le cas était urgent.

(Montrant un papier.)

J'ai pu me procurer enfin, à prix d'argent,
La pièce que voici, transcrite au ministère.
Elle peut, échappée à ce lieu de mystère,
Offrir un intérêt, je crois, tout spécial.

(Tendant le papier au comte Frédéric.)

Regardez.

(Aux autres.)

Il s'agit d'un message royal

Qu'on devait publier, lorsque du roi de France
Le désastre imprévu calma leur arrogance.
Vous verrez à quel point on se jouait de nous
En nous offrant l'espoir d'un régime plus doux ;
Le roi des Pays-Bas veut maintenir quand même
De ses agents maudits le funeste système.

LE COMTE FRÉDÉRIC, après avoir lu.

Oui, j'aime mieux cela. Du moins ce document
Sur les projets du roi s'exprime franchement.
On veut fouler aux pieds la Belgique fidèle;
Eh bien, soit ! Du pouvoir l'attitude nouvelle
Doit tout d'abord changer la nôtre aussi, je croi.
Le moment est venu : depuis quinze ans le roi
A juré d'observer la loi fondamentale ;
Notre opposition bionveillante et légale
En vain l'a supplié jusqu'ici constamment
De se montrer fidèle à la foi du serment.
Il faut, pour repousser ses efforts tyranniques,
Employer des moyens enfin plus énergiques.

DE STASSART.

Eh ! c'est juste. Pourquoi ne pas se décider ?
Messieurs, la coupe est pleine, il nous faut la vider.
Veut-on laisser toujours l'étranger à sa guise
Traiter notre patrie en province conquise ?
Non, c'est trop supporter un pouvoir détesté
Qui se place en dehors de la légalité.

Mieux vaut, sans s'arrêter à de vaines alarmes,
En appeler au peuple et recourir aux armes.

BARTHÉLEMY.

Je pense, moi, messieurs, qu'il ne faut rien hâter.
Le peuple est avec nous ; mais avant d'exciter
Une insurrection dont l'issue est douteuse,
Il s'agit de prévoir, fût-elle même heureuse,
Quels en seront, en fait, les premiers résultats.
La victoire d'abord ne serait-elle pas
Plus nuisible aujourd'hui qu'utile à la patrie ?
Songez que la Hollande ouvre à notre industrie
Les débouchés nombreux de ses possessions,
Et l'on ne peut douter que, si nous les perdions,
Notre succès, au lieu de sauver la Belgique,
Ne ferait qu'augmenter la souffrance publique.

DE SÉCUS.

Je crois, de mon côté, que ce serait un mal
De compromettre tout par un acte illégal.
Ce n'est pas qu'à mes yeux la Belgique dépende
Des débouchés lointains ouverts par la Hollande ;
Non, grâce à l'esprit ferme, actif, industrieux
De son peuple constant, calme et laborieux,
Que favorise un sol d'une richesse immense,
On peut se rassurer sur cette conséquence.
Si ce peuple d'ailleurs, asservi, maltraité,
Plaçait son intérêt avant sa dignité,

Il aurait peu de droits à son indépendance.
Ce que je crains, messieurs, c'est, dans cette occurrence,
Le sang versé d'abord, puis les déceptions
Que traînent après soi les révolutions.
Leurs bienfaits sont douteux, leurs maux ne sauraient l'être.
Où sont nos alliés ? On ne peut méconnaître
Que les rois absolus et de l'Est et du Nord
Accourraient au besoin pour punir notre effort,
Et que d'un tel conflit les suites décisives
Réduiraient à néant toutes nos tentatives.

PASCAL D'ONYN.

Oui, cela se peut ; mais si la ligue des rois
Prétendait sur nos bords venir dicter ses lois,
Nous pourrions faire appel à l'honneur, au courage
Des peuples opprimés et las de l'esclavage ;
De plus, la France, libre et tranquille aujourd'hui,
Ne refuserait pas aux Belges son appui,
Et l'intervention de sa main protectrice
Ferait, à notre égard, respecter la justice.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Enfin, messieurs, je crois qu'il faut dans tout ceci
Laisser à l'imprévu sa large part aussi ;
Attendons, pour agir, des chances favorables :
La marche du pouvoir les rend indubitables.
Des complications peuvent surgir soudain
Et placer le débat sur un autre terrain.

Qui sait ? l'aube du jour de notre indépendance
Peut-être nous luira plus tôt qu'on ne le pense.
Du roi l'anniversaire a lieu prochainement ;
Le parti hollandais, qui puise librement
L'argent à pleines mains dans les caisses publiques,
Voudrait organiser, dans les cités belgiques,
Des fêtes dont l'éclat insulterait aux maux
Du pays écrasé par d'énormes impôts.
Les adulations, les efforts mercenaires
De flatteurs éhontés, d'intrigants téméraires,
Pourraient bien provoquer, chez ce peuple offensé,
Des démonstrations dans un sens opposé,
Et l'on doit préjuger que, dans ces circonstances,
La moindre émeute aurait de graves conséquences .
Peut-être le pays n'attend qu'un tel signal
Pour un soulèvement terrible et général.
En pareil cas, messieurs, nous devons bien comprendre
Que c'est avec le fer qu'il nous faudrait défendre
Les droits les plus sacrés de notre nation.
Et nous le ferions tous sans hésitation.

(Les autres s'inclinent en signe d'assentiment.)

Après avoir donné l'exemple salulaire
Du respect de la loi, de l'union sincère
Des Belges quels que soient leurs penchants et leurs vœux,
Nous saurons rappeler encore à nos neveux
Qu'ils doivent au pays leur sang, leur existence.
Fondateurs glorieux de leur indépendance,

Du sein de nos tombeaux nous pourrons hardiment
Leur dire : Inspirez-vous de l'entier dévouement
Dont nos cœurs entouraient la Belgique asservie,
Et votre nation, jeune et pleine de vie,
Verra, sans choc fâcheux, sa fière liberté
Grandir et triompher dans la postérité.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un bivac de volontaires belges; on aperçoit dans le fond la ville d'Anvers.)

SCÈNE PREMIÈRE.

**JACQUES, VOLONTAIRES DONT QUELQUES-UNS SONT
BLESSÉS.**

UN VOLONTAIRE.

Oui, beaucoup d'entre vous, n'habitant pas Bruxelles,
Ont pu tenir pour vrais les récits peu fidèles
Répandus méchamment parmi la nation,
Au sujet des débuts de l'insurrection ;
Mais moi j'en puis parler avec quelque assurance
Car je pris, des premiers, part à la résistance.
Ce fut le vingt-quatre août que, sans but arrêté,
Éclata la révolte, au cri de liberté.
Du roi des Pays-Bas c'était l'anniversaire.
Le peuple, las du joug, bravé dans sa misère

Par le faste inouï qu'au prix d'énormes frais
On avait déployé dans les pompeux apprêts
De la fête donnée en cette circonstance,
Brûlait d'exécuter ses projets de vengeance.
Pourtant ce premier jour et la nuit qui suivit
Ne furent signalés par nul grave conflit ;
Mais le lendemain soir, au sortir du spectacle,
La foule, que ne put arrêter nul obstacle,
Se rua vers les lieux où résidaient alors
Des hommes haut placés, dont les fatals efforts
Excitaient constamment l'autorité suprême
A pousser contre nous ses rigueurs à l'extrême.
Ces ennemis publics on ne les trouva pas ;
Heureusement pour eux ! Vainement les soldats
Voulurent protéger leurs splendides demeures,
On y porta soudain la flamme : en quelques heures
Tout ce que renfermaient leurs somptueux lambris
N'était plus qu'un monceau de cendre et de débris.
Ce sont là, j'en conviens, des actes regrettables,
Mais que rendaient d'ailleurs assez justifiables
Tant de malheurs soufferts, tant d'affronts dévorés
Sous le talon d'airain de ces gens exécrés.
Le peuple cependant s'était armé. La lutte
S'aggravait, s'étendait de minute en minute ;
L'armée avec vigueur ripostait à nos coups,
Et partout ruisselait le sang autour de nous.
De ce combat l'issue était fort incertaine,

Quand de nos ennemis la retraite soudaine
Laissa maître des lieux le peuple révolté.
Pendant les jours suivants aucune hostilité
De nos premiers succès ne vint troubler l'ivresse,
Partout régnaient l'espoir, le bonheur, l'allégresse;
On respirait enfin. La place des Palais
Restait seule au pouvoir des soldats hollandais.
Guillaume, on le conçoit, fut outré de colère,
Lorsqu'il apprit ces faits qu'il ne prévoyait guère.
Néanmoins, du danger comprenant la grandeur,
Il cacha ses desseins dans le fond de son cœur,
Et, pour assurer mieux sa prochaine vengeance,
Écoutant mais trop tard la voix de la prudence,
Il voulut, par la ruse et la duplicité,
Nous ramener d'abord sous son joug détesté.
Son fils aîné, porteur des offres les plus belles,
Fut donc chargé par lui de se rendre à Bruxelles.
Ce jeune prince, aimé de notre nation,
Aurait pu rétablir aisément l'union,
Si son père, aveuglé par sa haine insensée,
N'eût dévoilé trop tôt son arrière-pensée.
Par malheur, le jour même où le prince royal,
Appelé parmi nous par le vœu général,
Voyait les Bruxellois acclamer sa présence,
Ce jour-là, mes amis, revint sans espérance
La députation que le peuple indompté,
Mais confiant encor dans la légalité,

Avait, en premier lieu, fait partir pour La Haye,
A l'effet d'exposer au roi la cause vraie
De ces troubles issus d'abus toujours croissants.
La réponse obtenue arrêta nos élans :
Opiniâtre au fond, habile dans la forme,
A l'esprit du monarque elle était bien conforme.
Le peuple, qu'éclairait cette déception,
Avait pris sur-le-champ la résolution
D'expulser tout à fait les troupes de Bruxelles ;
Lorsque, pour mettre un terme à des luttes nouvelles,
Le prince, dont il faut bénir l'humanité,
Donna l'ordre aux soldats de quitter la cité.
Lui-même, pénétré d'une tristesse amère,
S'éloigna sans retour du palais de son père.
Ce départ, qui livrait Bruxelles à son sort,
Répandit dans ses murs un vague effroi d'abord :
Aucun pouvoir légal, nulle force publique
N'étaient restés debout dans ce moment critique,
Et certes on pouvait redouter justement
Que le peuple, privé de tout gouvernement,
N'en vint à des excès trop chers à sa vengeance.
C'est alors, au milieu de ce désordre immense,
Que de grands citoyens assumèrent sur eux
Le rôle difficile autant que dangereux
De ramener le calme après ces jours d'orage.
Rien ne déconcerta leur stoïque courage :
Ni les périls auxquels allaient les exposer

Le peuple à contenir, l'émeute à maîtriser,
Ni la prévision de la rude vengeance
Du roi dont ils semblaient usurper la puissance.
Ces hommes entourés du respect du pays
Furent, sans résistance, écoutés, obéis,
Et l'on vit, à leur voix, soudainement la ville
Reprendre son aspect confiant et tranquille.
Dans ces moments d'épreuve et de transition,
Ce peuple, soulevé contre l'oppression,
Sut montrer à l'Europe agitée ou captive
Combien il possédait en soi de force vive.
Gardien zélé des lois, calme dans son succès,
Fidèle au trône encore, il attendit en paix
Que le roi consentit à terminer la crise
En promulguant d'abord la réforme promise ;
Mais tel ne fut jamais le vœu du souverain :
En traitant avec nous, son unique dessein
Était de procurer à ses troupes fidèles
Le temps de se porter en masse sur Bruxelles,
Et d'en finir alors par un coup décisif.
Son espoir fut déçu. Le pays attentif
Allait de tout son poids peser dans la balance.
A peine la Belgique eut appris l'imminence
Du péril que courait le peuple bruxellois,
Que l'on vit dans nos murs accourir à la fois
De Liège, de Louvain, de Wavre, de Malines,
De Charleroi, de Mons, de Namur, de Lessines,

Des plus grandes cités et des moindres hameaux,
Un immense concours de défenseurs nouveaux.
Ces hommes, décidés à prodiguer leur vie
Pour défendre leurs droits et sauver la patrie,
Dépassèrent l'espoir que l'on fondait sur eux ;
Leur aide nous sauva dans ces trois jours fameux
Où des Néerlandais la belle et brave armée
Après de vains efforts, battue et décimée...
Mais pourquoi vous parler de ces combats récents ?
Mes amis, à vos yeux ils sont encor présents ;
Et n'avons-nous pas, tous, de la même victoire
Affronté les périls et partagé la gloire ?

AUTRE VOLONTAIRE.

Oui, mais il faut encor, pour gage du succès,
Qu'Anvers ne reste pas aux mains des Hollandais.
Espérons, mes amis, que le dieu des batailles
Nous fera, dès ce jour, entrer dans ses murailles.
En attendant, buvons, avec sécurité,
Au salut du pays, à notre liberté !

AUTRE VOLONTAIRE.

Buvons, buvons aussi, mes braves camarades,
A nos concitoyens morts sur les barricades :
A nos frères tombés en héros pour venger
Leur pays abattu sous un joug étranger.
Puissent leur dévouement, leur foi patriotique
Toujours revivre au cœur des fils de la Belgique !

AUTRE.

Puissions-nous voir d'abord l'heureuse et prompte fin
Des combats meurtriers livrés, soir et matin,
Aux soldats hollandais dans leur lente retraite!
Aujourd'hui furieux, honteux de leur défaite,
Ils cherchent constamment, par des retours subits,
A nous repousser loin de leurs rangs éclaircis.

JACQUES.

Ils savent bien pourtant que l'on craint peu leur rage;
Les Belges ont partout conservé l'avantage.
Ces combats, tous heureux, contre nos oppresseurs
Doivent nous rassurer et non troubler nos cœurs.
Nous avons, nous, jadis vu bien d'autres attaques :
Aux Quatre-Bras surtout.

UN VOLONTAIRE.

Quoi ! tu t'y trouvais, Jacques ?
La lutte y fut très-vive, à ce qu'on dit ?

JACQUES.

Oh ! oui.
Je m'en souviens encor, tout comme d'aujourd'hui.

AUTRE VOLONTAIRE.

Alors, Jacques, tu vas nous conter ce fait d'armes.
Les veilles du bivac ont pour nous peu de charmes ;
Cela nous distraira.

JACQUES, après une courte pause.

Nous étions à peu près
Cinq mille combattants, Belges et Hollandais.
Ce corps se trouvait seul chargé de la défense
D'une position dont l'extrême importance
Devait, de prime abord, nous faire supporter
L'attaque des Français qu'il fallait arrêter.
Ney, dont vous connaissez la grande renommée,
Commandait sur ce point leur glorieuse armée.
Ils étaient pleins d'ardeur et six fois plus nombreux
Que l'unique brigade en ligne devant eux.
Nous fîmes néanmoins très-bonne contenance,
Au point que Ney, qui crut avoir en sa présence
L'armée anglaise même, éparse encor pourtant,
N'osa pas engager l'action sur-le-champ.
Ce délai nous sauva d'une ruine entière.
L'ennemi, revenu de son erreur première,
Déploya contre nous enfin tous ses efforts,
Et bientôt le combat s'engagea corps à corps.
Ce fut là, mes amis, une lutte terrible,
Fatale aux deux partis, et d'autant plus horrible
Que, parmi les Français exposés à nos coups,
Étaient de vieux soldats bien connus parmi nous,
Et qui nous avaient vus à leurs côtés naguères
Partager noblement leur gloire et leurs misères.
A la longue pourtant, par le nombre accablés,
Nos bataillons rompus se virent refoulés ;

Mais déjà leurs efforts tenaces, héroïques,
Avaient porté leurs fruits : les troupes britanniques
Purent, en corps nombreux, sur les lieux arriver.
Ce secours tout d'abord fut loin de nous sauver ;
Par un hasard insigne et vraiment déplorable,
Notre uniforme belge était en tout semblable
A celui des Français indécis un moment ;
Nos alliés trompés crurent fatalement
Voir en nous l'ennemi. Notre petite armée
S'était auprès de là promptement reformée,
Quand ces mêmes Anglais, devant nous déployés,
Nous couvrirent soudain de leurs feux meurtriers.
Nos pertes sur ce point, je crois, ne furent guères
De moindre gravité qu'avec nos adversaires :
Aussi, le soir venu, ce corps presque détruit
Trouvait son effectif de la moitié réduit.
Deux jours après eut lieu cette bataille immense
Qui devait décider du destin de la France ;
Là, nous sûmes encore, aux yeux des alliés,
Montrer que nous étions les dignes héritiers
Des Belges d'autrefois, fameux par leur courage ;
Et nos vaillants débris, sur ce champ de carnage,
Furent complimentés en termes chaleureux
Par leur chef, qui resta sans cesse au milieu d'eux.
Ce chef, vous le savez, est le prince d'Orange
Dont le père devait, par un malheur étrange,
Se montrer dans la suite, en toute occasion,

L'implacable ennemi de notre nation
 Et forcer, à la fin, la tranquille Belgique
 A s'armer pour briser son pouvoir tyrannique.

AUTRE VOLONTAIRE.

Oui, le vieux roi bientôt prit soin de nous punir
 Du zèle confiant qu'on mit à le servir.
 Nous en a-t-il donc fait ! et pendant quinze années !
 Mais depuis peu, du moins, les chances sont tournées,
 Et tout fait présumer que nous verrons bientôt
 Ses soldats balayés loin des bords de l'Escaut.

AUTRE VOLONTAIRE.

Eh ! que sait-on ? Peut-être avons-nous tort de croire
 Que toujours dans nos mains va rester la victoire.
 Nous avons, en marchant de succès en succès,
 Pu jusque dans Berchem suivre les Hollandais ;
 Et l'ordre en est donné : le combat doit encore
 Être engagé par nous au lever de l'aurore.
 Nous sommes prêts ; pourtant l'on doit comprendre assez
 Que, sous tous les rapports, nous nous trouvons placés
 Dans des conditions très-désavantageuses.
 Sur les remparts d'Anvers sont des troupes nombreuses :
 Leur canon peut fort bien nous atteindre de là,
 Et nous devons songer...

AUTRE, l'interrompant.

Bah ! nous savons cela.
 Quels que soient les renforts dont l'ennemi dispose,

Nous en viendrons à bout, du moins je le suppose.

AUTRE.

Et d'ailleurs à nos chefs nous pouvons nous fier.
Toujours au premier rang on les vit déployer
Leurs talents, leur courage en nos périls extrêmes ;
Suivons-les sans effroi ; risquons-nous plus qu'eux-mêmes ?
Mais au levant déjà le ciel s'est coloré ;
Le comte Frédéric n'est pas encor rentré...

AUTRE.

L'imprudent ! Pourquoi, sourd aux conseils qu'on lui donne,
Veut-il aller, la nuit, reconnaître en personne
Les lieux où le combat doit bientôt s'engager ?
Dieu veuille, mes amis, qu'il échappe au danger,
Et que des Hollandais, là-bas, les sentinelles
Ne le fassent tomber sous leurs balles mortelles !

AUTRE.

Ce serait, il est vrai, malheureux de mourir
Si jeune, mes amis, et si plein d'avenir ;
Sans compter que sa mort coûterait bien des larmes
A la nation belge, aujourd'hui sous les armes.
Un pareil citoyen est de ceux, en effet,
Qui sont pour tout un peuple un objet de regret,
Et pourtant je ne sais comme il a pu survivre
Aux combats acharnés que l'ennemi nous livre :
Sans cesse à l'avant-garde exposé près de nous,
On le voit ardemment donner l'exemple à tous.

Mais j'ai bien entendu, je crois... Quelqu'un s'avance...

AUTRE.

C'est vrai.

AUTRE.

Lui-même.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE FRÉDÉRIC.

VOLONTAIRES, au comte Frédéric.

Eh bien ?

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Selon toute apparence,

Ce jour, pour le pays, sera l'un des plus beaux :

Il verra couronner nos glorieux travaux.

UN VOLONTAIRE.

Le ciel en soit loué ! car nous avons affaire

A de rudes soldats qui ne reculent guère.

Chaque succès par nous jusqu'ici remporté

Fut, il faut l'avouer, chèrement acheté.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Eh mais, d'autant plus grande en est pour nous la gloire,

Mes amis. Quel mérite aurait une victoire

Obtenue aisément sur des gens dont le cœur

Ne prendrait devant nous conseil que de la peur ?
Quand, d'un sublime élan, la Belgique naguère
Se leva, résolue enfin à se soustraire
Au joug d'un souverain qui se jouait des lois,
Personne parmi nous ne supposait, je crois,
Que de nos oppresseurs l'avidité cruelle
Laisserait échapper une proie aussi belle
Sans vouloir la reprendre, et par tous les moyens ?
Non ; les plus dévoués parmi nos citoyens
Sont tombés en martyrs de la liberté sainte,
Et bien d'autres encor, sans regret et sans plainte,
Vont périr pour chasser les soldats étrangers
Par le canon d'Anvers maintenant protégés.
Le salut du pays attend ce sacrifice.
Le terrain de l'attaque est pour nous peu propice,
Mais les difficultés qu'il faudra surmonter
Ne sont pas de nature à nous épouvanter,
Et l'on sait que, malgré son courage impassible,
Notre ennemi n'est pas cependant invincible.
Que le but soit d'ailleurs toujours devant vos yeux ;
Songez que vous luttez pour le plus précieux
Des biens qu'aux nations un Dieu juste dispense :
Ce bien, vous le savez, c'est votre indépendance ;
Vainqueurs, elle est à vous ; vaincus, dans vos foyers
Rentraient sur vos pas ces Hollandais altiers
Plus cruels que jamais, et vengeant leur injure
Par une oppression plus active et plus dure.

Quant à moi, mes amis, jamais je ne verrai
 Ce deuil de ma patrie : ou je succomberai,
 Ou les derniers suppôts d'un pouvoir despotique
 Cesseront de fouler le sol de la Belgique.

UN VOLONTAIRE.

Et nous aussi !

AUTRES.

Nous tous !

AUTRE.

Oui, vous nous trouverez
 Toujours à vos côtés, sans peur.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Oui, vous saurez
 Poursuivre, avec l'ardeur de votre premier zèle,
 Le triomphe assuré de votre œuvre immortelle.
 Que notre beau pays, maître enfin de son sort,
 Cesse d'être une proie enchaînée au plus fort,
 A nous l'heureux honneur d'ouvrir à la Belgique
 L'ère de liberté, d'unité politique,
 Qui fut dans tous les temps le premier de ses vœux,
 Et pour laquelle en vain vos pères malheureux
 Ont épuisé leur sang dans les luttes fatales
 Qu'ils soutinrent, sans trêve, à forces inégales.
 Leur grande ombre sur vous attache ses regards.
 Voyez-vous la cité que couvrent ces remparts ?

Là-bas, captifs encor sont des Belges nos frères ;
Trop faibles pour chasser les troupes étrangères
Qui font peser sur eux d'odieuses rigueurs,
Ils attendent l'appui de leurs libérateurs.
Pourrions-nous résister à leur voix qui nous presse ?
Osons aller leur tendre une main vengeresse,
Et, puissamment aidés par eux à notre tour,
Nous pourrons, mes amis, obliger en ce jour
Les Hollandais chassés de la ville rebelle
A fuir sur leurs vaisseaux ou dans la citadelle.

UN VOLONTAIRE.

Eh bien, ce sera fait ! n'en ayez nul souci.
Nous ne déposerons les armes, nous aussi,
Qu'après avoir acquis l'entière certitude
De ne plus retomber dans notre servitude.
Oui, nous voulons rentrer dans nos champs délivrés
Le front haut, et partout accueillis, honorés
Par le patriotisme et la reconnaissance.

AUTRE VOLONTAIRE, blessé.

A moins pourtant, l'ami, qu'une mauvaise chance
Ne te fasse d'abord recevoir, comme moi,
Un coup qui te ramène estropié chez toi.
Tu n'aurais plus alors cette ardeur qui t'enivre,
Et mes pareils, qui n'ont que leurs deux bras pour vivre,
Se trouveront placés devant un avenir
Peu brillant et sujet peut-être au repentir.

LE COMTE FRÉDÉRIC, au blessé.

Quoi donc ! vous supposez que la patrie ingrate
Pourrait ne pas prêter une aide immédiate
A ses enfants frappés en voulant la venger ?
Mon ami, désormais sachez mieux la juger :
Aux services rendus sa mémoire est fidèle,
Et vous pouvez placer votre espérance en elle.

VOLONTAIRE blessé.

Elle nous aiderait ! Vous le croyez, vraiment ?

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Oui, je vous en réponds, moi, personnellement.

VOLONTAIRE blessé.

Grâce au ciel ! Je craignais... Un bras me reste encore
Pour défendre avant peu le drapeau tricolore...

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Au blessé.

Oui, plus tard.

Aux autres volontaires.

Quant à vous, camarades, il faut
Songer que le combat doit s'engager bientôt.
Sachez mettre à profit ces courts moments d'attente.
Votre valeur sans doute est solide et constante ;
Mais ce n'est pas assez, et l'art doit l'assouplir.
Il faut, par l'exercice, apprendre à soutenir
Le choc des ennemis en bataille rangée.

Une lutte suprême est par nous engagée :
On peut nous opposer, dans de nouveaux combats,
D'habiles généraux, dignes de leurs soldats ;
Et, pour qu'alors encor nous ayons l'avantage,
Il ne suffirait plus d'un aveugle courage.

JACQUES.

C'est ce que je leur dis, chaque jour. Ils ont fait
Des progrès depuis peu cependant.

LE COMTE FRÉDÉRIC, à Jacques.

En effet,
Nous devons rendre hommage à ton expérience.
C'est toi qui les instruis. Courage et patience,
Vieux brave ! Ils finiront, ces combats meurtriers.
Puisses-tu sain et sauf rentrer dans tes foyers !

JACQUES.

Oh ! je l'espère bien. Toutes leurs canonnades

(Aux volontaires.)

Ne nous font pas trembler. Voyons, mes camarades,
Nous y sommes ? En marche.

(Les volontaires sortent.)

UN BLESSÉ, aux autres blessés.

Allons un peu les voir.

(Les blessés sortent.)

LE COMTE FRÉDÉRIC, aux volontaires.

A bientôt.

SCÈNE III.**LE COMTE FRÉDÉRIC, seul.**

Ils sont tous pleins d'ardeur et d'espoir.
Combien d'entre eux pourtant vont, dans cette journée,
Terminer près d'ici leur courte destinée!
Oui, c'est inévitable; un péril trop certain
Attend ceux qui voudront les premiers, ce matin,
Forcer de l'ennemi la ligne de défense.
C'est à nous, l'avant-garde, à courir cette chance.
Eh bien, nous essayons! et s'il nous faut périr,
Aux Belges notre exemple, au moins, pourra servir.
Différer le combat d'ailleurs est impossible;
Des retards causeraient notre perte infaillible :
Les soldats ennemis, grâce aux puissants renforts
Qui ne cessent déjà d'arriver sur ces bords,
Pourraient bientôt reprendre à leur tour l'offensive,
Tandis que, d'autre part, notre armée inactive
Verrait les citoyens rangés sous ses drapeaux
Perdre tout leur élan dans un fatal repos,
Et l'éternel souci du foyer domestique
Éteindre en eux enfin l'ardeur patriotique.
Il en est tant ici loin de nous attirés
Par de nombreux liens aussi doux que sacrés!
Oui, je le sais; comme eux, lorsque je pris les armes,
Je dus être insensible aux prières, aux larmes
D'une épouse trop prompte à se désespérer.

Vainement je voulus alors la rassurer.
Rien ne put adoucir sa souffrance cruelle ;
De noirs pressentiments semblaient peser sur elle.
La reverrai-je encor ?

(On entend deux coups de canon.)

Le signal du combat !

Allons... ne songeons plus qu'aux devoirs du soldat.

SCÈNE IV.

LE COMTE FRÉDÉRIC, VOLONTAIRES.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Eh bien ! Voici l'heure.

UN VOLONTAIRE.

Oui, le canon nous appelle.

Il faut aux Hollandais une leçon nouvelle :

Ils vont la recevoir.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Cela dépend de nous.

C'est ce même ennemi qu'ont vu fuir devant vous
Bruxelles et Vilvorde et Malines et Lierre,
Lui, qui croyait pouvoir vous arrêter naguère
A ce pont de Walhem par le feu dévoré
Et qu'avec tout l'aplomb d'un courage assuré
Vous osâtes franchir sous la grêle des balles.
Rappelez-vous les maux, les cruautés brutales

Que l'on vous fit subir pendant quinze ans entiers.
Ils sont là, ces tyrans qui vous foulait aux pieds.
Vous avez dans vos mains le fer de la vengeance,
Le sort de la patrie est en votre puissance :
Voyez si vous voulez reprendre vos liens
Ou vivre désormais en libres citoyens.

VOLONTAIRES.

Oui !

UN VOLONTAIRE.

Maudit soit Guillaume et son joug tyrannique !

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Eh bien ! marchons. Que Dieu protège la Belgique !

(Ils sortent. Les blessés restent.)

SCÈNE V.

VOLONTAIRES BLESSÉS.

1^{er} BLESSÉ.

Hum ! cela va chauffer, mes amis. Je ne sais
Si l'on doit aujourd'hui compter sur le succès.
Ce n'est pas, voyez-vous, une petite affaire
Que d'aller relancer ainsi notre adversaire.

2^{me} BLESSÉ.

L'audace, en cas pareil, peut seule réussir ;
D'ailleurs, il faut songer qu'il est temps d'en finir.

La clef de la Belgique, Anvers, une fois prise,
Nous n'aurions plus, dès lors, à craindre de surprise ;
La lutte cesserait pendant un mois ou deux
Et beaucoup d'entre nous pourraient rentrer chez eux.

3^{me} BLESSÉ, *plus jeune.*

Te voilà bien pressé.

2^{me} BLESSÉ.

Cela t'étonne ! Dame !

Tu n'as peut-être pas, toi, d'enfants ni de femme ?

3^{me} BLESSÉ.

Oh ! non. Mais je possède en revanche, là-bas,
Un père, mes amis, qui ne plaisante pas.
Je voulus malgré lui partir en volontaire ;
En vain menaçait-il : je bravai sa colère.
Aussi... vous comprenez... Ce n'est pas sans raison
Que je crains à présent de revoir la maison.

4^{me} BLESSÉ.

Eh ! ton père, il me semble, est beaucoup moins à craindre
Que le plomb ennemi qui peut encor t'atteindre.
Un père a soin souvent de frapper à côté,
Et ce n'est pas du tout le système adopté
Par ces soldats royaux, à l'œil sûr, au bras leste.

(Regardant sa blessure.)

Chacun de nous en sait quelque chose, du reste....

2^{me} BLESSÉ.

Mais, écoutez. Le feu redouble... entendez-vous,
Mes amis?

1^{er} BLESSÉ.

Il paraît se rapprocher de nous.

4^{me} BLESSÉ.

Eh! oui, vraiment.

2^{me} BLESSÉ.

Cela ne me rassure guères.

3^{me} BLESSÉ.

Oh! ce n'est plus douteux. En ce moment nos frères
Pressés par l'ennemi sont vers nous rejetés,
Et nous ne pouvons pas combattre à leurs côtés!

1^{er} BLESSÉ, *écoutant.*

Est-ce une illusion? On dirait... c'est étrange!
Oui, n'entendez-vous pas s'éloigner...? Cela change.

3^{me} BLESSÉ.

Les nôtres auraient-ils regagné du terrain?

4^{me} BLESSÉ.

On doit le supposer.

1^{er} BLESSÉ.

Oh! si c'était certain!

Si, cette fois encor, la victoire nous reste...

Le comte Frédéric, blessé!

2^{me} BLESSÉ.

Lui!

3^{me} BLESSÉ.

Jour funeste!

1^{er} BLESSÉ.

Quelle fatalité!

SCÈNE VI.

**LES MÊMES, LE COMTE FRÉDÉRIC sur un brancard,
DEUX VOLONTAIRES.**

LE COMTE FRÉDÉRIC, aux deux volontaires.

Mes bons amis, merci.

Je rends grâce à vos soins, mais dans ces moments-ci

Ne vous occupez pas de moi, je vous en prie.

Vous devez avant tout vos bras à la patrie.

Là-bas, elle a besoin de vous.

1^{er} VOLONTAIRE.

Ne craignez rien,

Le grand coup est donné maintenant. Tout va bien :

Les Belges ont déjà fait un progrès immense.

Étanchons votre sang qui coule en abondance.

Veuillez...

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Mais c'est en vain, mes amis, je le sais ;
Mon heure est venue.

2^me VOLONTAIRE.

Oh ! que dites-vous ? Chassez
Loin de vous cette idée atroce et chimérique.
Vous, mourir... quand les fils de l'heureuse Belgique
Sont près d'atteindre au but où vous guidiez leurs pas.
Cela ne se peut, non. Dieu ne le voudra pas.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Et pourtant... Mais le feu s'est ralenti. Que croire ?
Peut-être l'ennemi nous ravit la victoire...
La mort fit dans nos rangs des ravages affreux.
Ah ! les Belges, après tant d'efforts généreux,
Devront-ils succomber à l'heure décisive ?

1^{er} VOLONTAIRE.

Non, déjà leur victoire est chose positive.
Voici premièrement comme tout s'est passé :
Quand, frappé d'un boulet, vous fûtes renversé,
Les Belges, que le feu d'un ennemi perfide
N'avait pu contenir dans leur marche intrépide,
Semblèrent se laisser un peu décourager ;
Mais bientôt, à l'envi méprisant le danger,
Ils se sont élancés soudain, tête baissée,
Sur la troupe ennemie en face d'eux placée.

La forcer de plier, la vaincre et se saisir
Des canons qui d'abord nous ont tant fait souffrir :
Tels furent leurs débuts que nous vîmes. Nul doute
Qu'ils ont avec succès continué leur route,
Et tout donne à penser que, sur ses fiers remparts,
Anvers voit maintenant flotter nos étendards.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Plût à Dieu ! Je mourrais sans regret.

(On entend des cris de victoire et l'air de la Brabançonne.)

1^{er} BLESSÉ.

Espérance !

Écoutez, écoutez cette clameur immense.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Oui, des cris de victoire. Oh ! c'est la vérité.

Enfin !

2^{me} VOLONTAIRE.

Vous le voyez !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JACQUES, VOLONTAIRES.

VOLONTAIRES *entrant.*

Vive la liberté !

JACQUES, au comte Frédéric.

Nous vous avons vengé. La lutte est terminée.

Anvers est délivré.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Bienheureuse journée!

(Aux volontaires qui se pressent autour de lui.)

Honneur à vous!

UN VOLONTAIRE au comte Frédéric.

Déjà le drapeau brabançon

Flotte sur l'arsenal. Mais quel est ce frisson?

Vous souffrez?

AUTRE.

Qu'il est pâle!

JACQUES.

Ah! qu'on coure à la ville

Chercher des secours.

LE COMTE FRÉDÉRIC.

Non, non, c'est chose inutile.

Ma blessure est mortelle, et je le sens trop bien.

UN VOLONTAIRE.

Oh! ne le croyez pas.

JACQUES.

Non, il n'en sera rien.

(Quelques-uns pleurent.)

Le COMTE FRÉDÉRIC.

Pourquoi vous affliger? Je veux du moins, mes braves,

Presser encor vos mains : vos mains libres d'entraves.
Nous allons pour jamais nous quitter, mes amis ;
Vous, heureux citoyens, il vous sera permis
De voir la liberté protéger de son aile
Ce pays qui toujours s'est montré digne d'elle.
Ah ! quand vous jouirez de ses bienfaits si doux,
Songez aux jours passés, amis ; souvenez-vous
Que c'est en unissant nos efforts salutaires,
Que nous sommes sortis des chaînes étrangères.
Redoutez la discorde et la division ;
De votre liberté l'égide est l'Union.

(Il retombe.)

UN VOLONTAIRE.

Il se meurt.

AUTRE.

Fallait-il que cet homme héroïque,
Hélas ! fût enlevé sitôt à la Belgique !

FIN.



